

ments et de souliers, grâce à l'indifférence ou à la scélératesse des intendants, les soldats anglais, bien équipés, lions nourris, semblaient à peine se ressentir des fatigues de la traversée et du débarquement.

A midi, Jean d'Arramonde revint à l'auberge de l'Ange-Gardien. Il traversa la salle basse, remplie d'Anglais déjà ivres et monta à la petite chambre où le père Joseph et son ami Dargonne le forgeron l'attendaient.

Il fut convenu que le soir, vers cinq heures, Jean d'Arramonde, prenant le nom et le costume de Nicolas Dargonne, le neveu du forgeron, viendrait aider à servir le repas que le général Wolf offrait à ses officiers.

— Je vous souhaite de réussir dans ce que vous désirez, monsieur, dit le brave forgeron en secouant la tête ; mais ces gens-là se défont diablement de nous, et je doute qu'ils parlent tant que vous serez là.

— Bah ! je leur servirai si souvent à boire qu'il faudra bien que leurs langues se délient... Ah ! si j'avais quelques bouteilles de jurançon, je saurais vite le fond de leur pensée !... Voilà un vin qui a vite raison des boudeurs !..... Notre roi Henri qui, grâce à mon grand-père, en avait bu avant de goûter le lait de sa nourrice, a parlé deux mois plus tôt que les autres enfants de son âge... et je puis dire que depuis il n'a pas démenti ce brillant début !...

VIII

JAMES WOLF.

Vers quatre heures, Jean d'Arramonde sortit de l'auberge de l'Ange-Gardien et suivit le forgeron Dargonne :

— Réfléchissez bien, mon ami, dit-il en route au brave Canadien. Le service que je vous demande peut vous exposer à de grands dangers. Les Anglais me fusilleront certainement s'ils découvrent qui je suis, mais ils pourront vous faire à vous aussi un mauvais parti.

— C'est tout réfléchi, mon officier, répliqua le forgeron avec fermeté. Nous sommes seuls au monde, ma pauvre femme et moi... croyez-vous que nous ne donnerions pas bien notre maison, notre vie même pour aider M. de Montcalm à débarrasser le pays de ces maudits Anglais ?... Vous n'avez pas de remerciements à me faire ; tous les Canadiens agiraient comme moi à ma place. Si jamais vous retournez en France, vous pourrez dire au roi qu'il a ici de bons sujets, bien dévoués...

Le brave forgeron poussa un soupir sans achever sa pensée.

Arrivé chez lui, Pierre Dargonne présenta d'Arramonde aux gens du général anglais en leur disant que c'était là le neveu dont il leur avait parlé et qui devait les aider à préparer le souper.

Jean d'Arramonde se mit à la besogne avec un entrain qui émerveilla le brave forgeron.

Il espérait bien qu'on aurait encore besoin de ses services au moment du repas et qu'il pourrait assister ainsi à la conversation des convives.

Mais lorsque les préparatifs du souper furent terminés et la table dressée, les deux grands valets du général lui firent comprendre par signes — car il feignait de ne pas comprendre l'anglais, que son aide était désormais inutile et qu'il n'avait plus qu'à se retirer.

Mais d'Arramonde n'entendait pas que les choses se passassent ainsi.

Profitant d'un moment où les domestiques du général anglais étaient occupés à la cuisine, où ils faisaient tourner la tête à la pauvre Marie Dargonne, la femme du forgeron, il remonta doucement l'escalier en bois qui conduisait au premier étage, entra dans la salle où le souper devait avoir lieu et alla se poster derrière un haut dressoir chargé de plats d'étain. A travers les planches disjointes qui formaient le fond de ce dressoir, il pouvait tout voir sans être vu.

Enfin, lorsque six heures sonnèrent à l'église du petit village de l'Ange-Gardien, une dizaine d'officiers anglais vinrent prendre place autour de la longue table, en faisant craquer sous leurs lourdes bottes les solives du parquet.

Au milieu de la table, entre un gros colonel au visage haut en couleur et un grand major de cavalerie au profil dur et anguleux, se tenait un jeune homme de trente-trois ans à peine, pâle et chétif.

Ce jeune homme était James Wolf, le commandant en chef de l'armée qui envahissait le Canada.

Cette physionomie froide et austère, animée par le feu intelligent de deux yeux ardents, captiva puissamment l'attention de Jean d'Arramonde.

Le matin même, il n'avait eu qu'un sourire de mépris pour l'artillerie formidable et les forces puissantes accumulées dans le camp anglais ; il savait que l'armée aguerrie de M. de Montcalm pouvait lutter avec avantage contre le nombre. Mais l'aspect de ce visage pâle et résolu, où se lisait une volonté implacable, un enthousiasme froid et pénétrant, lui fit éprouver une impression singulière ; une sorte de pressentiment triste lui serra le cœur et, pour la première fois, l'inébranlable confiance qu'il avait dans l'armée française, dans M. de Montcalm et dans lui-même recut comme une faible secousse.

Le général anglais parlait peu ; il semblait absorbé par ses pensées. Il laissait les officiers qui l'entouraient discuter les événements de la campagne, regretter que le bombardement auquel la ville de Québec était soumise depuis huit jours n'eût pas encore amené la reddition de la place et s'emporter contre l'inaction de M. de Montcalm qui, bien fortifié dans son camp retranché de Beauport, répondait par un profond dédain aux manœuvres savantes tentées par les Anglais pour le faire sortir de ses lignes.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 22 JUILLET 1880 — (No. 30).

LE PERCEPTEUR DE MARSAY

X

Robert garda un instant le silence.

— J'étais tout prêt à remplir des fonctions de trésorier ou de secrétaire, et à contribuer, selon mes modestes ressources, à la nouvelle fondation, dit-il un peu froidement ; mais si je vous comprends bien, il s'agit d'entendre des conférences religieuses, de passer un certain nombre de soirées dans un milieu grossier, de se faire même professeur de mathématiques élémentaires ou de...

— Ou de dessin, dit Gabrielle d'un ton demi-enjoué, demi-sérieux.

— Il se tourna vivement vers la jeune fille, dont les yeux étaient fixés sur lui avec une attention un peu inquiète.